

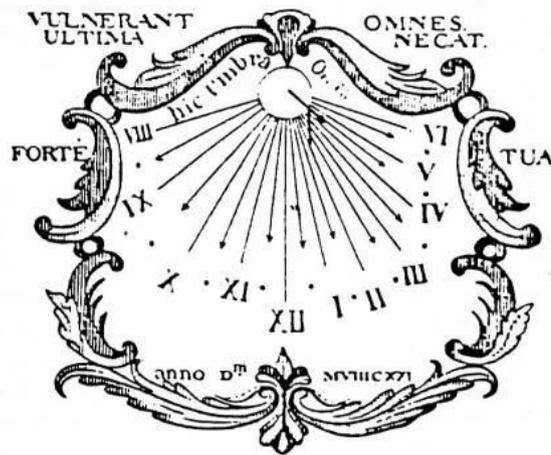
LES
CADRANS SOLAIRES

PAR
RAPHAËL BLANCHARD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

DEUXIÈME ÉDITION

In labore voluptas.



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
4, rue Antoine Dubois, VI^e

1901

LES CADRANS SOLAIRES

PAR
LE D^r RAPHAËL BLANCHARD

*Professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris,
Membre de l'Académie de médecine*

La présente notice, bien différente des travaux qui m'occupent d'ordinaire^[A], n'a d'autre prétention que de fixer, avant sa trop prochaine disparition, l'un des traits les plus caractéristiques du Briançonnais^[B].

Au début de mon séjour dans cette intéressante région, j'ai été frappé de la fréquence des cadrans solaires. En les examinant de plus près, je n'ai point tardé à reconnaître qu'ils présentaient un haut intérêt, à cause de leur composition artistique^[C] et par la portée morale des sentences ou devises dont presque tous sont accompagnés. Puis, il m'est apparu que l'usage de peindre des cadrans solaires sur les maisons était déjà tombé en désuétude^[D] et, par conséquent, qu'il était utile, avant que le temps n'eût accompli son œuvre de destruction, d'en noter les devises et de reproduire par la gravure les dessins les plus curieux.

Je résolus donc de visiter successivement tous les villages, toutes les maisons isolées de l'arrondissement de Briançon. Un carnet dans la poche et un appareil photographique^[E] sur le dos, j'ai parcouru toutes nos montagnes, j'ai visité jusqu'aux chalets les plus reculés, en quête de gnomons. Cette recherche m'a donné de multiples satisfactions : elle m'a convaincu que mes efforts n'étaient pas vains et que la tâche entreprise par moi intéresserait tout à la fois l'artiste et le philosophe^[F] ; elle m'a fait connaître jusque dans ses recoins les plus inaccessibles ce pays que j'aime et auquel m'attachent mes plus chères affections^[G] ; enfin, elle m'a montré que les cadrans solaires, pour être la plus importante manifestation de l'art popu-

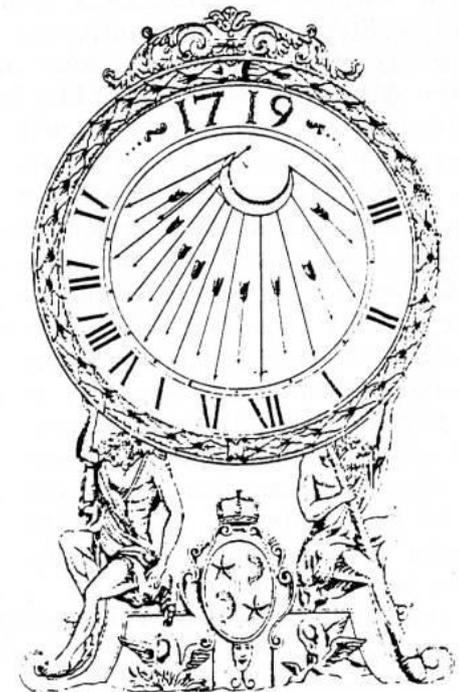


Fig. 1. – Briançon, façade de l'église.

laire dans nos montagnes, n'était point la seule digne d'attention, mais que de nouvelles études pourraient être entreprises dans ce même ordre d'idées.

Le modeste travail que je livre aujourd'hui à la publicité pourra donc être suivi d'un ou plusieurs autres, conçus dans le même esprit et relatifs, e:ix aussi, à l'art populaire dans le Briançonnais ; j'espère que beaucoup d'années ne s'écouleront pas sans que je donne une suite à cette première étude. Je tiens d'ailleurs à déclarer dès maintenant que j'entends uniquement faire œuvre de collectionneur, pour ainsi dire, et que je me borne à colliger, *ne pereant*, des fragments artistiques qui, à tort ou à raison, me paraissent dignes d'échapper à la destruction prochaine dont ils sont menacés.

On me reprochera peut-être d'avoir limité mes recherches au seul arrondissement de Briançon et de ne les avoir pas étendues soit à tout le département des Hautes-Alpes, soit à une région plus vaste de l'ancienne province du Dauphiné. Je me suis enfermé dans ces limites étroites en considération de l'ancienne individualité politique du Briançonnais, qui, jusqu'à la Révolution, a eu ses franchises municipales et, peut-on dire, a donné au reste de la France l'exemple d'une organisation démocratique^[H]. Ce petit État dans l'État avait ses mœurs, ses coutumes, ses traditions ; rien d'étonnant à ce qu'il ait eu aussi ses manifestations artistiques, ou plutôt à ce qu'il nous paraisse digne d'une étude spéciale à ce point de vue. Les cadrans solaires sont très répandus dans le Briançonnais^[I] : quand on descend vers l'Embrunais d'une part, dans la vallée de la Romanche d'autre part, on constate qu'ils deviennent de plus en plus rares ; voilà donc une nouvelle raison aux limites que je me suis imposées. D'ailleurs, les inscriptions solaires du département de l'Isère ont été déjà étudiées par G. Vallier, qui leur a consacré une notice¹

Les cadrans solaires ont été en grande faveur depuis l'époque de la Renaissance jusqu'au début du XIXe siècle : leur construction exigeait des connaissances techni-

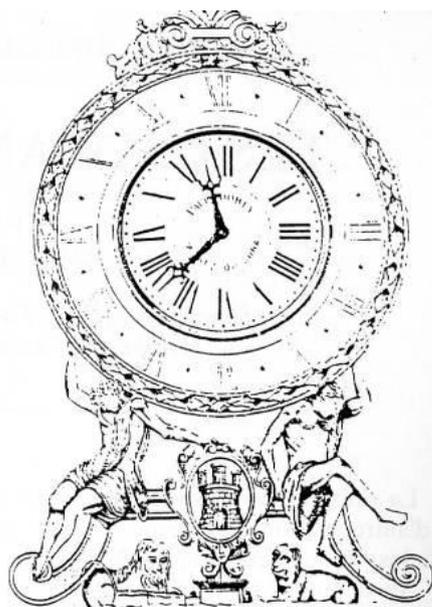


Fig. 2. - Briançon, façade de l'église.



Fig. 3. - Névache, maison Antoine Faure.
Cadrans de 1748, restaurés en 1877.

ques très spéciales, que nombre d'ouvrages ont vulgarisées². On les plaçait en évidence sur la façade des maisons ou des églises³ et on s'ingéniait à masquer la disgracieuse aridité de leurs lignes divergentes par un encadrement artistique, pour lequel on imaginait les combinaisons les plus élégantes et les plus diverses ; ou bien, on les ornait de "tableaux d'escripture", comme on disait au XVIIe siècle, c'est-à-dire de sentences religieuses ou morales, inspirées par la marche incessante du Soleil, par la brièveté des jours, etc., symbole toujours renaissant de la fragilité de la vie humaine. L'imagination populaire a su trouver les formules les plus heureuses pour transformer le cadran vulgaire en une véritable œuvre d'art et pour exprimer en termes d'une pénétrante sincérité le sens moral du phénomène grandiose dont il donnait la mesure.



Fig. 4. - Pelvoux, maison Jean Gérard.

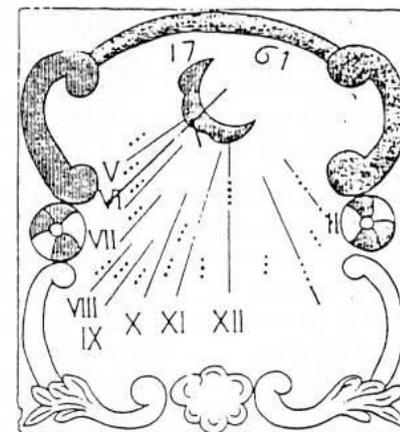


Fig. 5. - Chamandrin.

Aujourd'hui, nous assistons au déclin de l'art gnomonique : le cadran solaire se meurt, le cadran solaire est mort. Les communications plus faciles, le luxe importé des villes et l'horlogerie à bon marché lui ont porté un coup mortel. "On a pu, dit un anonyme⁴, suppléer à son utilité, mais qui nous rendra son sens moral ?... Il prêchait la tempérance, le coucher tôt, le lever tôt... ah ! tout ce qui s'en va n'a pas mérité son arrêt. Le cadran solaire, dans sa simplicité naïve, était l'initiation des petits à la vie et au temps".

Grâce aux mœurs nouvelles, le cadran solaire a donc perdu toute importance : on n'en fait plus peindre sur les maisons nouvellement construites, ou les rares

² J. Vellus, S. J., *De horologii sciothericis libri tres*. Turnoni, in -4°, 1608. - Dom Fr. Bedos de Celles, *La gnomonique pratique ou l'art de tracer les cadrans solaires*. Paris, in -8°, 1760 ; 2e éd., 1774 ; 3e éd., 1790. - C. Boutereau, *Nouveau manuel complet de gnomonique élémentaire ou méthode simple et facile de tracer les cadrans solaires*. Paris, Roret, in -18, 1845.

³ R. Bordeaux, *Traité de la réparation des églises*. Paris, in -8°, 2e éd., 1862. - A la page 143, cet auteur signale la fréquence et l'intérêt des cadrans solaires peints ou gravés sur les églises ; il plaide en faveur de leur conservation.

⁴ *Le cadran solaire*. Magasin pittoresque, XIX, p. 287, 1851.

¹ G. Vallier, *Anthologie gnomonique du département de l'Isère ou ce que disent les cadrans solaires*. Revue de Marseille et de Provence, XXII, pp. 329-350, 393-418, 462-474. 1876.

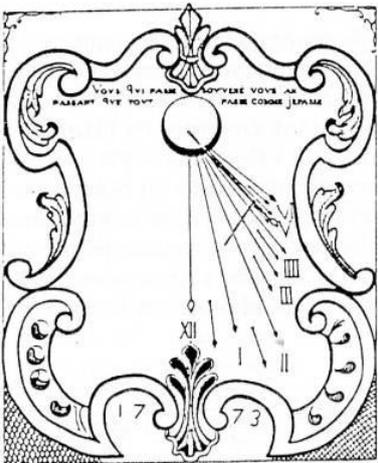


Fig. 6. – Villard-Saint-Pancrace, maison Gustave Fine.

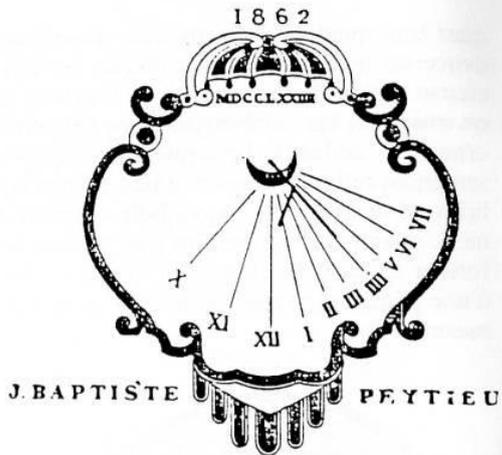


Fig. 7. – Villard-la-Madeleine, maison J.-B. Peythieu. Cadran de 1784, restauré en 1862.

spécimens que l'on trace encore sont sans devises et n'ont plus aucune valeur artistique : le goût s'émousse et l'indifférence remplace le bel enthousiasme de nos pères. Ceux mêmes dont la demeure est ornée d'un gnomon lui refusent, par une apathie coupable, les soins d'entretien les plus urgents⁵. Nous assistons véritablement à la décadence de cet art gracieux, naguère si apprécié : aussi la présente notice vient-elle à l'heure favorable.

Une cause de destruction encore plus efficace vient s'ajouter à celles dont nous venons de parler. De tous temps, nos villages, dont la construction est si défectueuse, ont été dévastés par l'incendie. Le principal désastre dont l'histoire nous ait été conservée⁵ est le grand incendie qui, au début du XVII^e siècle, le 1^{er} décembre 1624, détruisit presque en totalité la ville de Briançon. Aucun autre incendie ne prit des proportions aussi considérables, puisque, dans la région, aucun centre de population ne constitue une agglomération aussi compacte et aussi nombreuse : mais, toutes proportions gardées, combien de fois nos villages n'ont-ils pas été réduits en cendres d'une façon aussi complète ? Ce serait une lugubre statistique, que celle des désastres causés par le feu. Il m'a semblé inutile de fouiller les archives pour la dresser depuis l'époque où écrivait Antoine Froment ; ma thèse sera amplement démontrée par le relevé ci-contre, qui embrasse la période s'étendant de l'année 1851 jusqu'à nos jours⁶.

Pourrait-on citer une autre région où les incendies se présentent avec une semblable fréquence et une pareille gravité⁷ ? On conçoit donc, comme je le disais

plus haut, qu'il ne subsiste plus, actuellement, qu'un nombre infime des cadrans qui s'épanouissaient jadis sur les maisons de nos concitoyens. Je me rappelle, pour ma part, avoir connu au Monétier-les-Bains plusieurs gnomons intéressants, que je me proposais de relever à loisir : le terrible incendie de 1890 les a fait disparaître.

DATES DES INCENDIES	NOMS DES VILLAGES INCENDIÉS	NOMBRE DE MAISONS BRÛLÉES
13 août 1851	Abriès.....	6 sur 200
23 août 1855	La Roche-de-Rame, hameau du Gret.....	5 – 20
1 ^{er} août 1856	Château-Ville-Vieille, hameau des Prats-Hauts.....	19 – 25
27 décembre 1866	Villard-Saint-Pancrace.....	2 – 300
1 ^{er} février 1866	Puy-Saint-Vincent, hameau du Cros.....	9 – 15
22 octobre 1867	La Salle, chalets de Fréjus.....	2 – 10
2 septembre 1868	La Bessée-Basse.....	5 – 25
14 mai 1868	L'Argentière, hameau des Girauds.....	2 – 8
2 décembre 1868	Monétier-les-Bains.....	1 – 250
2 mai 1869	La Grave.....	1 – 80
12 juillet 1869	Chalets de Vallouise.....	11 – 13
6 octobre 1869	Molines-en-Queyras, hameau du Serre.....	23 – 30
6 novembre 1869	Saint-Véran, Forannes.....	9 – 40
11 novembr. 1869	Saint-Martin-de-Queyrières, le Villard-Meyer.....	13 – 20
16 décembre 1869	Briançon, le mas de Blais.....	2 – 15
18 février 1870	Le Monétier-les-Bains.....	1 – 250
28 février 1870	id.	3 – 250
22 juin 1870	id.	134 – 250
10 juillet 1879	Briançon, le Fontenil.....	2 – 30
30 octobre 1879	L'Argentière, hameau de l'Eglise.....	3 – 30
24 novembr. 1879	Briançon, le mas de Blais.....	1 – 15
16 janvier 1886	Aiguilles.....	56 – 104
29 juillet 1886	Villard-la-Madeleine.....	55 – 65
20 septemb. 1889	Aiguilles.....	102 – 102
12 août 1890	Le Monétier-les-Bains.....	133 – 200
28 juillet 1891	Cervières, chalets de l'Alp.....	4 – 4
20 janvier 1892	Plampinet, commune de Névache.....	14 – 18
12 juin 1892	Le Bez, commune de la Salle.....	92 – 102
14 avril 1893	Les Vigneaux.....	9 – 40
7 et 8 juillet 1893	Plampinet, les Acles.....	20 – 20

Les incendies sont plus rares dans le reste du département des Hautes-Alpes ; pourtant Ceillac, entre autres, a eu le triste privilège de subir une succession de sinistres, comme chez nous le Villard-la-Madeleine, Aiguilles et le Monétier-les-Bains. Sur le linteau d'une vieille porte de jardin, on peut lire à Ceillac l'inscription suivante, bien navrante dans sa cruelle concision :

FAITE AN 1738 VIERO BRULA,
ANVIRUM 60 MAISON.

⁵ *Essais* d'Antoine Froment, avocat au Parlement du Dauphiné, sur l'incendie de sa patrie, les singularitez des Alpes en la Principauté du Briançonois. Grenoble, in -4°, 1639. Nouvelle édition par Aristide Albert ; Grenoble, in -4°, 1868.

⁶ Je dois les éléments de ce tableau à M. A. Roux, secrétaire de la sous-préfecture de Briançon.

⁷ On pourrait citer aussi, au nombre des incendies les plus violents, celui qui, en 1838, détruisit de fond en comble le Villard-la-Madeleine ; ce malheureux village devait subir le même sort en 1886. Aujourd'hui, il est rebâti et présente un certain air de coquetterie qu'il n'avait jamais connu : *semper redivivus e cinere suo*.



Fig. 8. – Névache, maison Joseph Rochas.



Fig. 9. – Les Claux (Vallouise), sur l'église.



Fig. 10. – Le Poët (Vallouise), maison Barthélémy Gérard.



Fig. 11. – La Salle, maison Laurent.

Ce fut pour moi un enseignement : je compris la nécessité d'exécuter sans délai la tâche que je m'étais proposée. Dès la fin de septembre, je pouvais montrer à M. l'abbé Paul Guillaume, à Gap, mes premières photographies. De même, le 31 octobre 1890, je présentais au dîner de ma mère l'Oye "toute une suite de photographies de cadrans solaires de la région des Alpes", auxquelles les convives présents, et notamment M. Eugène Müntz, membre de l'Institut et bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, voulaient bien reconnaître un réel intérêt⁸. Depuis lors, je poursuivis sans relâche mes recherches, pendant les courtes semaines passées chaque été à Briançon, autant que me l'ont permis de longs et fréquents voyages à l'étranger.

Plusieurs auteurs modernes, entre autres G. Vallier⁹ et le baron de Rivières¹⁰, ont déjà recueilli et publié un bon nombre de devises horaires ; on en trouve aussi

chez des écrivains du XVII^e siècle, tels que le P. Le Moyne¹¹ et le P. von der Ketten¹² [K].

Plusieurs des devises que je rapporte plus loin se retrouvent chez ces auteurs : j'aurai soin de les signaler chemin faisant. En revanche, nul n'a songé, jusqu'à présent, à reproduire par la gravure ou par toute autre méthode le dessin des gnomons les plus remarquables : c'est donc surtout en cela que mon travail diffère de ceux de mes devanciers.

Les 31 gravures qui ornent la présente notice ont été classées par ordre chronologique. Je pense que c'est la meilleure manière de mettre en évidence l'évolution suivie par l'art gnomonique, puis la décadence dans laquelle il est tombé actuellement, signe précurseur d'une prochaine extinction. Ces figures représentent de la façon la plus fidèle les cadrans les plus caractéristiques ; elles montrent à quel point était variée l'imagination des artistes anonymes auxquels ils sont dûs. C'est vraiment là un fait remarquable, si l'on songe que, le plus souvent, ces artistes de village étaient de simples maçons ou des peintres en bâtiment, sans doute, pour la plupart, d'origine piémontaise.

Je n'ai pu obtenir aucun renseignement sur les auteurs des cadrans anciens ; la tradition locale ne m'a rien appris à leur sujet. On doit le regretter vivement, car ils étaient doués d'un sens artistique incontestable, ceux à qui l'on doit, par exemple, la gracieuse série de gnomons qui s'étend jusque vers l'année 1840.

On peut estimer à plusieurs centaines le nombre total des cadrans que j'ai examinés : tous sont peints sur la muraille, à deux exceptions près ; ces deux exceptions concernent des cadrans gravés sur pierre (fig. 13, n° 62 et 99). L'immense majorité porte des devises que j'ai relevées avec soin et que je transcris plus loin, en ayant soin d'en respecter l'orthographe ; un petit nombre sont sans devise (fig. 1, 2, 3, 5, 7, 8, 18, 23, 30 et 31).

Je dois mentionner d'une façon toute spéciale de curieux cadrans accouplés, qu'on pourrait appeler complémentaires l'un de l'autre : cette disposition s'est

⁸ Voir Revue des traditions populaires, V, 15 novembre 1890.

⁹ G. Vallier, *Loco citato*.

¹⁰ Baron de Rivières, *Inscriptions et devises horaires*. Bulletin monumental, XLIII, 1877, pp. 246-270, nos 1-135, pp. 461-487, nos 136-334, pp. 725-746, nos 335-480 ; XLIV, 1878, pp. 609-645, nos 481-576 ; XLVII, 1881, pp. 801-834, nos 577-777 ; XLIX, 1883, pp. 436-457, nos 778-895 ; L, 1884, pp. 426-446, nos 896-960.

¹¹ Le P. Le Moyne, *De l'art des devises*. Paris, 1666. – De nombreuses devises citées dans cet ouvrage s'appliquent au Soleil ; voir notamment pp. 245, 249, 255, 257, 259, 261, 265, 269, 285, 297, 303, 321, 323, 329, 458, 459, etc. Toutefois, aucune ne figure sur les cadrans solaires du Briançonnais.

¹² Le R. P. J.-M. von der Ketten, *Apelles symbolicus*. Amstelaedami, 2 vol. in-12, 1699. – Ce très curieux ouvrage contient un nombre considérable de devises astronomiques ou horaires : I, p. 32 cap. v ; p. 40, cap. vi ; p. 59, cap. vii ; p. 62, cap. viii ; p. 64, cap. ix ; p. 67, cap. x ; p. 74, cap. xi ; p. 86, cap. xii ; p. 96, cap. xiii ; – II, p. 333, cap. x ; p. 356, cap. xi ; p. 365, cap. xii ; pp. 480-483, 560-561. Quelques-unes de ces devises figurent sur les cadrans solaires du Briançonnais.

rencontrée trois fois seulement, à Abriès, à Arvieux et à Saint-Blaise (cf. n°45 et 46). Dans l'un et l'autre cas, les deux cadrans accouplés sont peints à l'angle même et sur deux façades d'une même maison : l'un d'eux reçoit les rayons du Soleil levant, l'autre ceux du Soleil couchant ; la devise se continue de l'un sur l'autre. Il faut donc consulter successivement les deux cadrans, non seulement pour savoir l'heure à chaque instant de la journée, mais aussi pour connaître le sens complet de la devise.

Cette disposition particulière est commandée, cela va sans dire, par l'orientation de la maison. L'église de Rouelles, dans l'arrondissement du Havre^[L], en montre un exemple assez connu, datant du XV^e siècle, mais il s'agit ici de gnomons gravés sur la pierre et dépourvus de devise¹³.



Fig. 12. – Névache, maison du notaire.



Fig. 14. – Le Villard-Saint-Pancreas, sur l'église.

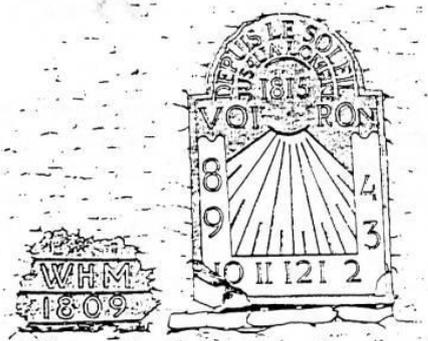


Fig. 13. – Le Val-des-Prés, village du Rosier, maison Voiron.

Les deux belles compositions qui ornent la façade de l'église de Briançon (fig. 1 et 2) sont remarquables par l'harmonie de leurs proportions, autant que par leur exécution même. L'une d'elles est un cadran d'horloge, mais on comprendra pour quelle raison je n'ai pu l'exclure de mon étude : elle est, comme on dit en sculpture, la réplique de l'autre. La figure 1 porte les armes du Dauphiné, la figure 2 celles de

Briançon : d'azur, à une tour d'argent crénelée, sommée de trois tourillons de même. J'ai vainement cherché dans les archives de la ville au pinceau de quel artiste étaient dus ces deux cadrans, qui sont au nombre des plus anciens que j'aie rencontrés^[M].

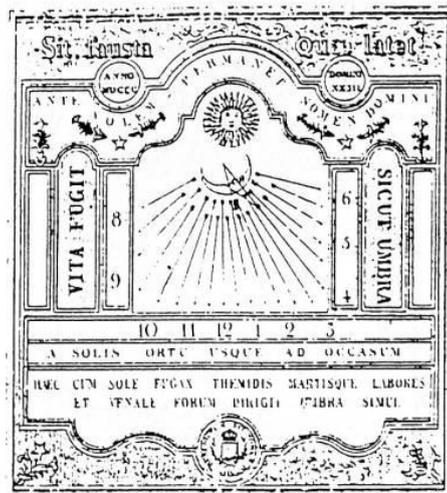


Fig. 15. – Briançon, sur la place d'Armes, 1823.



Fig. 16. – Plampinet, sur l'église.

Ceux qui viennent ensuite n'ont pas cette allure sévère et académique, qui d'ailleurs ne messied pas, dans une place forte telle que Briançon. La figure 4 est sans style défini, mais est pourtant intéressante à cause de l'inextricable enchevêtrement des chiffres marquant les heures.

Les cadrans suivants nous montrent le développement progressif des élégantes et capricieuses fantaisies qui caractérisent le style Louis XV (fig. 3, 5 à 9). Parfois pourtant, l'artiste semble n'avoir pas obéi à sa seule inspiration, mais avoir pris modèle sur quelque objet d'art préexistant : c'est ainsi que la figure 7 nous paraît avoir été composée d'après quelque pièce de ferronnerie.

Les figures 10, 11, 12, 14, 16, 17, 21 et 22 appartiennent sans conteste à la meilleure époque du style Louis XV ; on imaginerait difficilement des formes plus fantaisistes, un assemblage plus élégant et plus inattendu de rinceaux, de palmettes, de coquilles, entremêlés de guirlandes fleuries, de cornes d'abondance, de banderoles portant des inscriptions, etc. Les artistes auxquels sont dues ces gracieuses productions ont donné libre carrière à leur imagination et nous ont laissé des œuvres charmantes, qu'on déplore de savoir anonymes. Encore une fois, ce n'est pas du grand art ; mais, dans le domaine de l'art populaire, ce sont assurément des manifestations d'un puissant intérêt et sortant tout à fait de la banalité.

Or, on ne peut manquer d'être frappé des dates que portent ces cadrans : ils s'étendent de 1808 à 1834, c'est-à-dire à travers une époque où, dans le reste de la

¹³ Ch. Roessler. Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, p. 168, 1871. – *Un cadran solaire du quinzième siècle*. Magasin pittoresque, XLVII, p. 297, 1879.

France, le style Louis XV avait vécu. Enerré dans ses montagnes et sans communications faciles avec les contrées voisines, le Briançonnais n'acceptait donc que tardivement les modes et les goûts auxquels celles-ci sacrifiaient^[N].



Fig. 17. - Plampinet, maison Bellet.
Cadrans du commencement du
XIXe siècle, restauré en 1869.

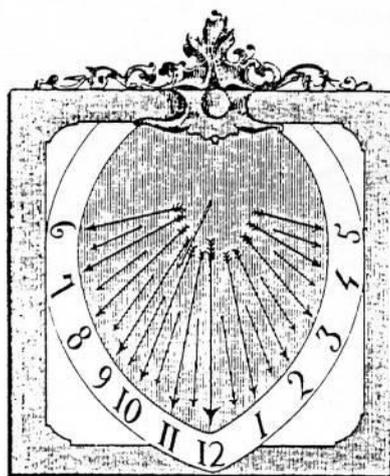


Fig. 18. - Le Val-des-Prés, maison Borel.

La même constatation se peut faire en ce qui concerne les premières manifestations du style Empire, dont la figure 19 nous donne un beau spécimen : elle représente un cadran portant la date de 1824. La transition est marquée par un cadran sans devise et sans date (fig. 18), mais dont l'époque ne peut être douteuse.

Le style Empire ne semble pas, d'ailleurs, avoir jamais été en grande faveur dans le pays : les cadrans qui s'y rattachent sont excessivement rares, et il n'a jamais supplanté totalement le style Louis XV, dont nous retrouvons la trace jusque vers 1840. La figure 23 est évidemment inspirée par les cartels ou les baromètres à aiguille de la fin du XVIIIe siècle¹⁴ ; on retrouve aussi dans les figures 20 et 24 certains détails qui nous permettent de les considérer comme dérivées, elles aussi, de cette même manière.

La date susdite marque une évolution importante dans l'art gnomonique ; mais avant d'indiquer la nature de cette évolution, il nous faut revenir en arrière et parler de deux cadrans que le cours de notre étude nous avait contraint à laisser de côté.

L'un d'eux (fig. 13) porte la date de 1815 : il est gravé sur une plaque de marbre vert encastrée au-dessus de la porte d'entrée d'une maison ; c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'un des deux seuls spécimens de cadrans gravés que j'aie rencontrés dans notre région.

Une pierre voisine mérite aussi de fixer l'attention : elle nous fait connaître une coutume très répandue dans nos villages. La plupart des maisons présentent en effet, en quelque endroit de leur façade, le plus souvent au-dessus de la porte, une pierre

sur laquelle sont gravées des lettres et une date encadrées d'un trait¹⁵. Toutes les inscriptions de ce genre commencent par un W ou, plus exactement, par deux V entrelacés : les autres lettres et la date correspondent aux initiales de celui qui a fait construire l'édifice et à la date de construction ; elles varient donc d'une maison à l'autre. Par exemple, l'inscription :

W L B 1763

relevée à Sachat, signifie

Vive Laurent Borel 1763 !

Il nous semble évident que cette coutume vient d'Italie, où d'ailleurs elle est bien connue, et que les deux V enlacés, que nous traduisons par "vive !" sont une abréviation du mot *evviva* ! A l'époque de la Révolution, ce symbole était très populaire : la France entière a été littéralement inondée d'assiettes, de plats, de saladiers, voire même de plats à barbe en faïence, fabriqués en dehors des Alpes et sur lesquels étaient peintes les inscriptions les plus variées, précédées des deux V. On criait ainsi : vive la nation ! vive le tiers ! vive la loi ! on affirmait son civisme tout en dînant ou en se faisant la barbe. *Utile dulci*.

Le second cadran qui mérite une mention spéciale, se voit à Briançon (fig. 15). Il orne la façade du Palais de justice donnant sur la place d'Armes, sur laquelle à certains jours se tient le marché : le distique qui s'y lit relate ces diverses particularités (cf. n°55).

Ce cadran sans style, mais d'une prétentieuse complication, date de 1823. Bien qu'il soit assez récent, il m'a été impossible de savoir quel en était l'auteur, tant pour le dessin que pour les inscriptions.



Fig. 19. - Le Bez, maison Jean Grolier.

¹⁵ Une pierre semblable se voit fréquemment aussi à l'intérieur de la maison, au grenier ou dans la partie construite en dernier lieu ; elle porte le millésime de l'année d'achèvement. Des inscriptions analogues étaient gravées naguère sur les meubles, sur les objets les plus divers et jusque sur la boîte au sel : c'était en quelque sorte la signature du fabricant. L'usage semble s'en être perdu pour les meubles et pour les objets domestiques, mais il est encore bien vivant pour les maisons. Parfois aussi, on trouve une inscription de ce genre sur les cadrans solaires (cf. n° 56).

¹⁴ Un cadran presque identique à celui-ci se voit à Abriès sur le bureau du receveur des douanes.

A cette époque, d'après les renseignements que M. Vermeil, procureur de la République, a eu l'amabilité de me communiquer, le tribunal de Briançon était ainsi composé : J.-A.-J Chaniac, président ; Chaix aîné et J.-Fr. Charbonnel-Salle, juges ; M. Ed. Bonnafous, procureur du roi ; Ch.-Fr. Martel, substitut ; P. Roulx, juge suppléant. Selon toute apparence, c'est à l'un de ces magistrats qu'il faut attribuer la paternité du distique en question.



Fig. 20. – Lès Alberts, maison Moullet.



Fig. 21. – Le Villard-la-Madeleine, maison J.-B. Jullien, 1832.

Revenons maintenant à la période de 1830 à 1840 et à la transformation de l'art gnomonique dont elle a été témoin.

En 1833 (cf. n°106) est tracé à Brunissard un cadran d'un type nouveau : c'est le premier d'une longue et nombreuse série, qui devait durer jusqu'en 1870 et dont les spécimens sont répandus à profusion dans toute la contrée. Les cadrans de cette série sont d'une valeur artistique très inférieure à celle des précédents ; ils révèlent pourtant encore une certaine habileté. Leur auteur est un Piémontais, peintre en bâtiments ou maçon, suivant les circonstances, nommé Giovanni Francesco (Jean-François) Zarbula^[1] : ses œuvres sont généralement datées et signées de ses initiales, Z. G. F. ; G. Z. F ou Z. J. F. (cf. fig. 25), ce qui ne permet aucun doute sur leur attribution. Il est d'ailleurs facile de les reconnaître, car son genre varie peu (fig. 25-28) et les quatre figures que nous lui empruntons en donnent une idée suffisamment exacte.

Il est présumable que Zarbula possédait un recueil de devises et de dessins, duquel il tirait les gnomons dont il a laissé tant de spécimens. La forme et la décoration en diffèrent assez peu ; l'encadrement est d'ordinaire surmonté soit d'animaux fantastiques ou héraldiques (fig. 25), soit d'Oiseaux (fig. 26), soit très fréquemment de deux pots de fleurs et d'un Coq (fig. 27 et 28) ; dans le Queyras, les Oiseaux dominent et sont accompagnés de leur nom vulgaire (cf. nos 36, 77, 85, 100). Les devises ou sentences sont indifféremment en latin ou en français ; l'orthographe en est rarement incorrecte (cf. nos 15, 36).

Il est intéressant de rechercher l'origine et la signification des animaux et des emblèmes dont Zarbula ornait ses cadrans, apparemment sans y attacher aucun sens particulier.

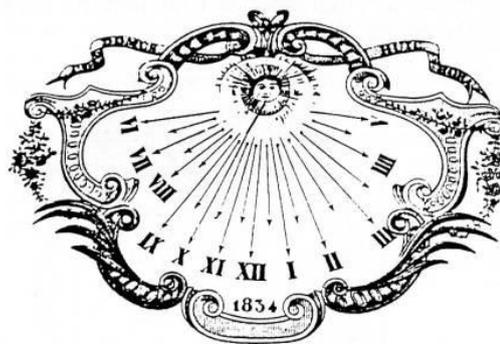


Fig. 22. – Le Fontenil-sous-Briançon, sur la façade de l'église, 1834.

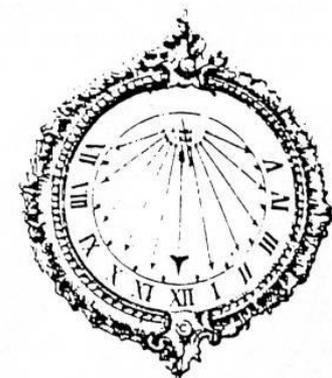


Fig. 23. – Aiguilles (Queyras), maison Claude Bonnard, 1838.

Les animaux posés sur les figures 25 et 26 ont la plus étroite ressemblance avec certains motifs de décoration byzantins, comme on en trouve dans les manuscrits grecs des livres sacrés. Dans son *Histoire des arts industriels*, Labarte¹⁶ reproduit une miniature du X^e siècle, d'après un manuscrit sur parchemin que possède la Bibliothèque nationale ; on y voit des Oiseaux ayant la plus grande analogie avec ceux de la figure 26.

Le Coq qui surmonte les figures 27 et 28 est l'emblème de la vigilance, tout comme celui qui surmonte le clocher des églises¹⁷. Quant aux pots de fleurs, ils constituent un motif de décoration emprunté aux façades du commencement de ce siècle et du temps de la Révolution : on pourrait admettre aussi qu'ils ont une origine plus ancienne et qu'ils dérivent en droite ligne de ces cadrans solaires sur brique émaillée et pourvus d'un ornement similaire, qu'on voyait fréquemment dans l'est de la France, sur les maisons des XVI^e et XVII^e siècles.

A partir de 1870, date que portent les derniers cadrans signés par Zarbula, l'art gnomonique cesse d'être en faveur. L'auteur du cadran représenté par la figure 29 s'est évidemment inspiré de Zarbula, auquel il a emprunté son encadrement (cf. fig. 26 et 28), son fond marbré (cf. fig. 25, 26 et 27) et jusqu'à sa devise (cf. fig. 25).

Puis la décadence arrive à grands pas et les cadrans récents n'ont plus rien d'artistique : nous en donnons deux exemples (fig. 30 et 31), trouvés à grand' peine, car l'usage de peindre des cadrans solaires n'existe déjà plus^[2].

La figure 30 nous révèle encore une coutume locale. Quand un mariage a été rompu, les jeunes gens du village s'en vont nuitamment projeter de la peinture

¹⁶ J. Labarte, *Histoire des arts industriels au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance*. Paris, 1864 ; album, II, pl. LXXXIII.

¹⁷ R. Bordeaux, *Loco citato*, p. 105.

noire ou rouge sur toutes les maisons intermédiaires à celles qu'habitent les anciens fiancés. On voit des maisons barbouillées de la sorte dans divers villages des environs de Briançon, au Villard-Saint-Pancrace, à Saint-Chaffrey, à la Vachette, au Val-des-Prés, à la Croiza, au Bez, à la Salle, à Villeneuve, à Chantemerle. Les taches que présente la figure 30 ne reconnaissent pas d'autre cause.



Fig. 24. – Cerveières, maison Nicolas Faure-Geors.



Fig. 25. – Ville-Vallouise, maison de la marquise de Bardonnèche, 1840.

Nous donnons ci-après la liste complète des 122 devises et inscriptions que nous avons relevées sur les cadrans solaires du Briançonnais; comme il a été dit plus haut, nous avons soin d'en respecter l'orthographe et, autant que possible, la disposition typographique. Nous transcrivons d'abord les devises latines, puis les devises françaises, enfin les inscriptions bilingues.

Un certain nombre de ces devises ou de formules à peu près identiques se trouvent déjà dans les ouvrages des auteurs cités plus haut; nous y renvoyons, en adoptant les abréviations suivantes: *Ap. symb.* désigné l'*Apelles symbolicus*, G. V. le mémoire de G. Vallier, B^{on} de R. celui du baron de Rivières. Les chiffres qui suivent ces abréviations indiquent les pages pour les deux premières, le numéro d'ordre des devises pour la dernière. Nous renvoyons aussi aux numéros d'ordre des devises du présent mémoire pour faciliter d'utiles comparaisons.

Le texte des devises et inscriptions est imprimé en petites capitales. Les mots que nous croyons pouvoir reconstituer, pour combler diverses lacunes, sont imprimés en italiques et placés entre crochets.

Donner à entendre, en français, le contenu, clair ou allusif, de ces courtes phrases s'apparente parfois à un exercice de voltige. Il faut serrer le sens et traquer les faux sens, dirait un professeur de rhétorique. Mais quand le sens fourmille de nuances, ces dernières ne créent-elles pas une richesse de pensée, même si elles poussent, à l'occasion, à une nuance qui sera plus que cela dans la traduction proposée ?

Il faut chercher ce que l'auteur a voulu dire, continuerait notre professeur. Cela est vrai. Mais d'une part, le contexte est souvent inconnu ou inexistant et, d'autre part, lorsqu'un cadranier "emprunte" une citation à un auteur du passé, n'est-ce pas quelquefois pour biaiser son sens apparent afin de l'adapter au monde du cadran ? Le temps de Zarbula n'est évidemment pas celui d'Héraclite et qu'est-ce que le temps pour le touriste qui passe et ne reviendra pas ?

Pour quelques devises, nous sommes même allés plus loin encore, ceci dût-il nous mériter la réprimande des latinistes de métier, en proposant deux traductions de la même devise. Après tout, une devise de cadran se veut symbolique et le propre de tout symbole n'est-il pas d'être inépuisable ? Il convient de l'examiner sous toutes ses coutures, de tourner autour, de l'investir pour qu'il nous investisse et, sans, bien entendu, aller jusqu'au contresens, nous faire réceptifs au bouquet d'idées et d'images qu'il fait fleurir en nous.

Aussi allons-nous laisser le lecteur entrer seul dans le jardin enchanté après avoir simplement placé, ici et là, les quelques panneaux fléchés que voici :

N° 6 C'est très probablement le second sens qui est le bon, mais le premier, humoristique, ne conviendrait-il pas bien pour la maison d'un paresseux ?

N° 10 Les deux sens proposés disent la même chose, mais avec une nuance.

N° 14 Le second sens nous paraît préférable; le premier ferait trop penser à l'opposition entre les fils de la Lumière et les enfants des ténèbres. Zarbula n'était pas si manichéen.

N° 19 Le second sens serait une banale référence à un texte de l'Écriture Sainte. Le premier sens dit la même chose, mais en assimilant ce monde à l'ombre, à l'illusion, au néant.

N° 31 Le premier sens serait une exhortation que le cadran adresse à son peintre: "Applique-toi pour que ton œuvre passe les siècles". Le second sens n'est plus qu'un conseil moral destiné aux passants.

N° 55 Il faut savoir que ce cadran est peint sur les murs du Palais de Justice (Thémis) qui domine la Place d'Armes (Mars) sur laquelle se tient le marché (forum venale). Décapée de sa boursoflure, la devise veut dire simplement que les affaires judiciaires, militaires et commerciales respectent certains horaires.

¹⁸ Ces explications, ainsi que les traductions des devises latines, données en caractères italiques, ne sont pas de R. Blanchard, mais de P. Gagnaire.

Notes et commentaires

[A] Ses centres d'intérêt principaux étaient la parasitologie, la zoologie médicale et la médecine coloniale. Voir la courte biographie du Docteur Blanchard page 45.

[B] Depuis cette étude du Docteur Blanchard, le département des Hautes-Alpes a toujours été considéré comme un haut lieu de la gnomonique, spécialement le Briançonnais et le Queyras. Récemment (1992), une équipe pluridisciplinaire de chercheurs, animée par l'Atelier Tournesol de Saint-Martin-le-Vinoux, établissait un inventaire exemplaire de ce département, y recensant 413 cadrans solaires (dont 284 anciens et 129 contemporains créés depuis 1960). Malheureusement, elle devait aussi constater que, des cadrans cités par le Dr R. Blanchard, 84 avaient disparu soit 50 % dont 12 sur les 30 dont il donnait le dessin. Il faut noter ici que depuis 1972 la Société Astronomique de France, grâce à sa Commission des Cadrans Solaires (CCS) forte d'une centaine de membres, s'efforce de recenser tous les cadrans de notre pays. A ce jour, elle en a découvert plus de 9000 et le département des Hautes-Alpes occupe toujours la première place, suivi par la Charente Maritime (318 cadrans)... et, pour finir, la Seine Saint-Denis (5 cadrans). Il reste donc beaucoup à faire !

[C] L'intérêt artistique souligné par l'auteur n'est pas sans relation avec le fait que ces cadrans sont peints et la couleur apporte une émotion que ne suscite pas aussi aisément une austère pierre gravée. De plus, il s'agit souvent d'art populaire, comme l'a encore bien noté R. Blanchard, et toutes les images plus ou moins symboliques qui ornent les cadrans du Briançonnais, coq, aigle, Soleil rayonnant, oiseaux exotiques, en font des livres d'images. On regardait pour savoir l'heure et c'est la poésie qui renseignait.

[D] C'était vrai à la fin du XIX^{ème} siècle. Cela ne l'est plus, depuis une trentaine d'années : la gnomonique reverdit, et pas seulement dans les Hautes-Alpes.

[E] Les 31 dessins de cadrans solaires ne sont donc pas des compositions à main levée, mais des tracés précis, exécutés sur photographies. Même si l'auteur a restitué des zones manquantes ou dégradées, son travail est marqué par la rigueur et la fidélité.

[F] L'intérêt du philosophe pour les devises des cadrans solaires, est ici justement mis en lumière. Il donnera naissance, en 1936, à un livre considéré comme la Bible des devises, du moins en langue française : Charles Boursier *Huit cents devises de Cadrans solaires* Editions Berger Levrault, Paris. Malheureusement, Ch. Boursier n'a relevé que les devises sans photographe ou dessiner en même temps les cadrans qui les portaient et dont beaucoup ont disparu.

[G] Il s'agit de l'épouse du Docteur Blanchard, née Louise Chancel, Briançonnaise de naissance et de cœur, dédicataire de la première édition en 1895.

[H] R. Blanchard évoque ici la "République des Escartons". Depuis le Moyen-Age, les communes des hautes vallées (Guisane, Durance, Clarée et Cerveyrette) s'étaient groupées en "escartons", sorte de fédérations dont les membres se prêtaient assistance et défendaient ensemble les libertés qu'ils avaient réussi à conquérir. Ces traditions d'indépendance, nées de l'organisation communautaire, ont survécu sous forme de libertés et de privilèges même quand le Briançonnais ne fut plus qu'un baillage du Royaume de France. Lorsque R. Blanchard écrivait ces lignes, des souvenirs qui n'avaient guère plus de cent ans, étaient encore vivaces et peut-être mêlés de quelque nostalgie.

[I] Bien que R. Blanchard ne le mentionne pas, nous ne pouvons omettre de rappeler ici que Briançon est la patrie du célèbre Oronce Fine (1494-1555), mathématicien, astronome, géographe et cartographe, constructeur de l'horloge du Cardinal de Lorraine, aujourd'hui à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Le cadran cité sous le N° 98 est sur une maison Fine (Figure 6).

[J] De nos jours encore, il faut reprendre le cri d'indignation de R. Blanchard. Le renouveau du cadran solaire n'a pas arrêté les destructions sauvages, les ravalements de façades ou les ouvertures de fenêtres, même dans ce département des Hautes-Alpes qui devrait se vouloir un sanctuaire de la gnomonique.

[K] Cependant, des traités de gnomonique antérieurs aux ouvrages cités par R. Blanchard, contenaient des reproductions de cadrans existant réellement et non simplement de démonstration. Dans le même ordre d'idées, le lecteur curieux pourra voir au Musée Carnavalet un tableau représentant "Louis XIV assistant à une leçon du Dauphin", où l'on voit dans l'angle inférieur droit un cadran solaire scolaire parmi d'autres instruments scientifiques. Cf reproduction in Michel Mourre *Dictionnaire encyclopédique d'histoire* Tome 3 page 1293, Bordas 1978.

[L] Puisque R. Blanchard fait ici une incursion hors du Briançonnais, nous pouvons citer le cadran cubique de Villeneuve de Berg (Ardèche) daté de 1776 et dont 3 faces verticales portent les lignes horaires et une devise qui s'étend sur toutes. Cf *Les Cadrans solaires de Villeneuve de Berg et du Sud de l'Ardèche*, par Paul Gagnaire in *Revue des Enfants et Amis de Villeneuve de Berg* n° 47/1991 pages 55 à 99.

[M] a) Depuis le "transport" du Dauphiné à la Couronne par le traité de Romans du 30 mars 1349, les armes du Dauphiné sont devenues : "Ecartelé, aux premier et quatrième : de France ; aux second et troisième : d'or au dauphin d'azur, barbé, crêté et paumé de gueules".

b) La tour d'argent des armes de Briançon est souvent blasonnée avec plus de détails que n'en donne R. Blanchard : herse demi-baissée ou porte ouverte de sinople, ou nombre de créneaux. Elle est aussi dite "maçonnée de sable". Quant aux "tourillons", l'héraldique ne les connaît pas ; il s'agit de tourelles.

c) Les vrais amateurs d'héraldique auront remarqué le phénix renaissant de ses cendres sur son bûcher, et qui est dit pour cela, "en son immortalité" et le pélican s'ouvrant le flanc pour nourrir ses petits et qui est dit pour cela, "en sa miséricorde". Quel dommage que les deux autres animaux métaphoriques du blason n'aient pas été peints : la grue "en sa vigilance", éclatant symbole de toute place forte et la salamandre "en sa patience", autre symbole de la ville assiégée et qui eut ici préfiguré la glorieuse résistance de la citadelle de Vauban aux Austro-Sardes vingt fois supérieurs en nombre, d'août à novembre 1815 et jusqu'à la signature du traité de Paris, le 20 novembre 1815. "Briançon, petite ville, grand renom".

[N] Et, sans doute, faut-il aussi penser que dans ce domaine, qui était affaire de spécialistes, l'ascendant du cadranier sur sa clientèle allait jusqu'à faire prédominer le goût de l'artiste sur celui des populations. Les modes ne sont-elles pas filles d'osmose et d'imitations ?

[O] La vie de Zarbula est malheureusement inconnue des différents services de l'Etat civil des Hautes Alpes, de la Savoie, du Piémont. Son œuvre est immense : avec 42 pièces citées, R. Blanchard n'en donne qu'une anthologie. L'inventaire Tournesol, déjà mentionné, répertorie encore, en 1991, 43 cadrans de notre artiste, dans les Hautes Alpes. Par ailleurs on en a découvert 2 à Valloire (Savoie) et sur la fin probable de sa vie, Zarbula a fait retour dans le Piémont pour y signer, en 1872, deux derniers cadrans à Sestrière, deux autres à Pragelato et deux, enfin, sur l'église de Sauze di Cesana. Sur ces incursions de Zarbula hors des Hautes Alpes, voir :

a) P. Gagnaire *Cadrans solaires en Savoie*, Ed. Savoie Sauvegarde 1986.

b) A. Trincherio *L'ombra e il tempo*, Ed. Vanel (Turin) 1988.

Sa manière est parfaitement caractéristique avec des encadrements en escalier, peints en faux-marbre, une longue équinoxiale sabrant tout le cadran, une zone circulaire centrale, des bouquets de fleurs et surtout les animaux qu'il est le seul à apprivoiser : coq, aigle, yacou, toucan, oiseau-mouche, paon, lion à la longue langue, perroquet, jabiru...

R. Blanchard nous paraît bien sévère de ranger les œuvres de Zarbula dans les productions décadentes : elles manifestent une imagination ardente, un souci de diversification à l'intérieur d'un système, un parti-pris d'expressionnisme coloré qui sont tout de même la marque d'un artiste fécond, amoureux de son art, avide de socialiser son savoir et son savoir-faire. Tout cela n'est pas indigne d'estime.

[P] Cette stérilité de la gnomonique durera de 1900 à 1950 et on dit que pas un seul cadran solaire n'a été tracé dans le Briançonnais entre les deux guerres.